

## LES MIRABELLES DE L'ETE

Nouvelle de Michèle Lesage-Catel

Quand le lieutenant René parvint enfin à trouver le sommeil, la lumière s'adoucit, les bruits s'assourdirent, le drap de l'uniforme cessa de peser, moment de grâce. C'était l'été. Lui, ses cousins, sa sœur, jeunes, élégants, détendus buvaient une bière ou un sirop en devisant à bâtons rompus. La Meuse coulait à leurs pieds, la forêt prenait au coucher du soleil des teintes déjà automnales, les pommiers, les poiriers du verger étaient alourdis de fruits, un râteau griffait assez mollement le gravier, deux femmes passaient en robes claires, une mère, une tante, jeunes, paisibles.

Lui, sa sœur, ses cousins évoquaient la soirée à venir et le quatuor qu'ils avaient formé, rien mieux que la musique répétée et jouée ensemble n'exprimant leur communion heureuse. René prit son violon, le cala, l'accorda, sembla le laisser libre dans une phrase fluide où les aigus s'élevaient comme un défi de l'instrument, poussé à ses limites extrêmes. Les trois autres sourirent, allèrent à pas de chats vers leurs instruments et relevèrent le défi du violon, en une improvisation vive et brillante.

Dans l'allée s'immobilisèrent les deux robes blanches, à peine soulevées d'une brise légère. Le râteau s'était tu. Les nuages rosés du soir avançaient imperceptiblement et l'eau renvoyait leur prisme mouvant. Quelqu'un suggéra une dernière baignade. Les quatre jeunes gens, laissant là leurs instruments, disparurent dans la maison de pierre puis revinrent en riant et se bousculant, enveloppés de longs peignoirs, coururent vers la rivière d'où on les entendit un long moment plonger, se poursuivre dans des gerbes d'eau, s'interpeler. Marie-Louise, vigoureuse, énergique, fille de cette Meuse de son enfance, donnait joyeusement le tempo puis les laissa à leurs jeux. Quand ils remontèrent, une odeur de tarte aux fruits venait de la maison, Marie-Louise feuilletait un catalogue de nouveautés : son mariage aurait lieu dans trois mois. Elle prit un ouvrage dans une corbeille et se mit à broder les deux initiales semblables qui orneraient son linge de jeune épouse.

Un coup de vent inattendu traversa soudain le paysage, dans l'un de ces fondus enchaînés qui transforment le rose en rouge, en pourpre, en noir, qui déforment et détruisent et reforment autrement les images. Un grondement sourd déferla sur la rivière et les nuages se gonflèrent avant d'éclater violemment. On ramassa en hâte les verres, les revues, les ouvrages. Femmes et jeunes filles coururent vers la maison, à peine abritées par leurs ombrelles d'été. Les chemisiers blancs, bouffant sur les tailles fines, se plaquèrent sur les formes révélées.

Une explosion violente et des éclairs secouèrent René assoupi. La tranchée se remplit d'eau, toute la mécanique de guerre se remit en marche, d'immenses cratères se creusèrent, des corps démantibulés retombèrent, sans visage. René menait un assaut à la tête d'hommes hagards puis il ordonna le repli. Tout s'arrêta. Le ciel de sang et de feu bascula vers un bleu éteint. On ramassa les corps ou ce qui en restait, on improvisa de pauvres bandages au milieu des gémissements, un soldat appela sa mère et crut la voir s'incliner sur lui. On perça, dans la tranchée, un fût d'alcool.

Où sont le violon et les robes blanches ? Pourquoi sommes-nous ainsi, enlisés, impuissants, démembrés ? Les jeunes officiers, hier encore étudiants, élevés dans une foi ardente, le culte de la patrie et l'esprit de sacrifice ne mettent pas un instant en doute que leur place est bien là, sur cette ligne de front et beaucoup se sont engagés volontairement avant l'appel et ont refusé de rentrer

dans leurs foyers quand blessés une fois, deux fois ils pouvaient avec honneur y prétendre. Ainsi en est-il allé des deux cousins de René, deux frères, l'un jeune avocat de Charleville, poète, écrivain, qui allait tomber à Verdun à 28 ans, l'autre mort avant lui en Argonne au seuil de ses 20 ans.

René rassemble, au-delà de son épuisement du moment, ses forces de vie et d'espérance. Il relit une lettre de sa sœur Marie-Louise, contenant une minuscule photo où deux mariés intimidés se gardent de bouger. Marie-Louise a des roses dans les cheveux. René regarde le marié, son presque frère, avec qui il a tant ri et devisé à l'approche de cette noce qui unissant un négociant en tissus parisien à une fille des aciers et des textiles de l'Est. Tendre et aimable sœur, pleine de vigueur et de confiance, voyageuse, peintre, musicienne ; charmant beau-frère, bon vivant, avisé, drôle, amoureux. René et lui, pendant cette longue, cette interminable guerre, ne s'écriront jamais que sous les mots « Mon frère chéri ». Que de lettres où ils évoqueront leur tendresse et leur complicité de frère et d'époux à l'égard de celle qu'ils nomment Malou, dont ils reçoivent des cartes postales aquarellées racontant sa vie quotidienne de jeune mère si loin du front, dessinant sa jolie petite Annie qui saute dans les vagues de Bretagne et souffle des bulles de savon, envolées de baisers vers eux, les combattants. Bulles de savon, cratères d'obus, corps déchirés, sourire d'enfant, violon, canon, que signifie tout cela ? Tous sont dans la main de Dieu et croient en la victoire.

On accepte tout dans la famille du lieutenant René où tombent frères et cousins. Les mères font don de leurs enfants à la patrie, elles se vêtent de noir et ne le quitteront plus, elles continuent de prier sans insulter le ciel, sans que leur foi défaille, devant la photographie du si jeune homme aux yeux clairs figé à tout jamais. Les correspondances de guerre au format minuscule transmettent la nouvelle de l'hospitalisation, de l'amputation, du décès, en des mots enroulés autour du petit rectangle de papier dont on ne laisse pas un pouce sans écriture. On parle de courage, d'abnégation, de sacrifice derrière lesquels s'effacent ceux qui, à peine, étaient sortis de l'enfance et les pleurs des mères étreignant le vide.

Oui on accepte dans cette famille ardennaise que la mort ait été postée en attente sur cette cote à reconquérir avant d'être perdue à nouveau le lendemain. On accepte que ces jeunes gens s'élancent à l'assaut et tombent au gré des ordres. Les frères, les amis, les cousins que l'on embrassait joyeusement, avec qui on faisait la fête, on jouait aux cartes, au tennis, on partageait les confidences amoureuses, les romans et les blagues de potaches, avec qui on évoquait une profession future au moment des concours, donnant accès aux meilleures écoles, ne peuvent être que des braves, des héros, non de la chair à canon anonyme.

Le lieutenant René, dans la tranchée envahie de boue et de rats, met de côté l'horreur des corps démembrés et tente de jouer sans instrument la sonate des soirées paisibles. Il sort de sa poche un carnet taché et écrit quelques lignes, dessine, ébauche des rimes, cherchant un souffle, un rythme. Il répond à sa sœur en s'essayant à un brin d'humour, il apostrophe gentiment son beau-frère motorisé qui, trop âgé pour être envoyé au front, a été mobilisé comme automobiliste aux armées. Il évoque les dimanches où la famille montait fièrement dans l'étincelante voiture neuve pour s'élanter à 30 à l'heure vers une forêt proche pour un joyeux pique-nique.

Ce beau-frère chéri avait développé un commerce prospère de tissus de laine, de soie, de lin, de passementerie, de rubans, de ceintures, d'écharpes, fabriqués dans toute la France, et surtout dans le nord et l'est, dont il approvisionnait les tailleurs et couturiers et les grands magasins qui étaient la coqueluche du temps et, comme chacun sait, le bonheur des dames.

L'achat de la voiture avait donné lieu à des exclamations sans fin, à des rires et à des peurs, à beaucoup de fierté quand Malou s'y était assise, avec sa jupe-culotte dernier cri et son chapeau drapé de mousseline blanche. Marcel avait installé à l'arrière sa mère, en costume plus sobre d'automobiliste élégante, et il rassurait gentiment ses passagères. Cet homme malicieux, commerçant aimable, se lissait la moustache en écoutant ronronner le moteur de la belle voiture, lancé d'un énergique tour de manivelle.

Maintenant l'automobile, cuirassée de boue, traverse courageusement les prairies défoncées, allant des uns aux autres, du front à l'arrière, vaillant instrument de multiples transmissions limpides ou codées qui décideront pour certaines de la vie ou de la mort de milliers de jeunes gens, de pilonnages et de destructions, d'avancées et de retraites. Les anciens paniers de pique-nique transportent des cartes, des correspondances, des médicaments, des ordres, des rapports, liens entrecroisés du front à l'arrière, des premières lignes au commandement. René demande à son frère chéri comment se porte son taxi et lui souhaite bien du plaisir dans ses randonnées de campagne, sans évoquer le paysage dévasté au sein duquel il est enfoui. Non loin de lui un caporal gémit, un soldat pleure, crayon à la main sur un début de lettre : « Ma chérie, ma santé est bonne, j'espère que la présente te trouvera de même. Je pense à toi, au petit dont la photo... », mais le crayon tombe. Au loin la canonnade a repris, elle s'amplifie et se rapproche. Un veilleur passe la tête ; « Salauds de boches, c'est reparti ! On leur rentre dans le lard mon lieutenant ? »

Le lieutenant René est debout, il a serré son ceinturon. Le radio casqué écoute les grésillements dont émergent des informations confuses, des chiffres, des instructions. Une gerbe de boue inonde encore un peu plus la tranchée. Les voici tous dehors, attendant l'ordre. C'est ainsi et ainsi chaque jour, chaque nuit et l'inquiétude, la peur sont parfois plus grandes encore si, pendant quelques heures, le silence s'installe, ne laissant émerger que les plaintes des blessés. En avant !

Une jeune fille a récemment visité René blessé à l'hôpital de campagne qui sentait le sang et la pourriture, où l'on opérât à vif, où l'on crevait en serrant les dents sur un chiffon, dans d'abominables souffrances de plaies infectées, de chairs arrachées. Il a vu cette jeune fille comme au travers d'un voile et son sourire flotte. La rencontrera-t-il lors de sa permission ? S'est-elle durablement engagée parmi les infirmières comme tant de jeunes filles dites de bonne famille, abandonnant canevas et broderies pour la charpie des bandages, l'odeur d'alcool, l'aide aux chirurgiens débordés qui réparent à la chaîne des hommes à nouveau déchiquetés le lendemain ? Elle s'appelle Jeanne, Marie ou Jeanne-Marie, il ne sait plus mais tente de saisir son sourire. Une fumée âcre brouille son souvenir.

La permission, ce doit être demain si aucun ordre ne vient la contredire. Le lieutenant René retrouvera sa mère, venue de Sedan à Paris, son frère chéri, sa sœur Marie-Louise, la petite Annie. Elles ont envoyé des gants de bonne laine, un gilet chaud, des friandises. Les phrases enroulées de leurs lettres disent le bonheur de se revoir et que l'on fera de la musique, que son violon l'attend, et même qu'on ira au Bois de Boulogne avec Annie pour donner du pain aux canards. Comme cela semble irréel dans cet enfer de feu et de douleur, sous le ciel qui explose. René chasse les images douces et mièvres. Un cri déchire la nuit et ce n'est pas un cri humain. Ah, ne serait-ce qu'un instant, revenir en arrière, voir se faner les roses au bord de la Meuse, un instant, un seul instant, dans un chant d'oiseau du soir. Et après seulement, repartir à l'assaut et en finir de cette guerre.

Le lieutenant René a été renvoyé pour cinq jours vers l'arrière avec ce qui reste de ses hommes. Ils sont cantonnés dans une ferme dont les occupants ont fui les combats trop proches. Tout semble avoir été quitté à la hâte. Les bonheurs immédiats sont de dormir dans des draps frais, dans de vrais lits, de dévorer un jambon encore accroché au fumoir, d'ouvrir quelques bouteilles abandonnées dans le cellier. On se prend même à chanter à tue-tête, tous grades confondus, chaque jour étant le premier, le dernier peut-être.

René écrit, dessine un peu, raconte ces instants qui, pour une fois, sont racontables. Il fume devant la porte au coucher d'un soleil que nul engin de guerre ne vient zébrer de ses éclats mortels. Il respire lentement l'air lourd d'une l'odeur de paille retournée. Quand viendra la fin, chaque jour annoncée, de cette guerre entamée avec si peu de crainte pour une victoire facile ?

Une photographie de mariage orne la cheminée, sous un globe de verre, les fleurs d'oranger de la mariée sont tressées en couronne. René dort- il dans le profond lit des noces ? Le papier peint est à grands fleurs marron et or ternies de fumée. Dans un berceau gît un chiffon à la vague forme de poupée. La grande horloge, dont on a remonté les poids, sonne. L'un des hommes a rattrapé une vache enfuie et il a su la traire. Un liquide couleur de café chauffe sur la cuisinière de fonte noire. On a trouvé un reste de farine un peu grise. Un soldat rêvasse devant la photo d'une jeune fille aux joues rondes dans un cadre doré.

Cinq jours ont passé comme une heure. Les ordres sont arrivés. René écrit encore une lettre : « Mon frère chéri, nous repartons, Dieu sait pour quels lendemains, j'ai confiance. Nous étions ici presque à la maison. Nous avons joué aux cartes et beaucoup ri, le croiras-tu ? Il ne manquait que vous, que j'aime si tendrement. »

Quittons un instant René au bord de la rupture de ce fragile moment de bien-être. Ne le troublons pas, ne l'éveillons pas trop tôt. Allons vers notre automobiliste, ce frère chéri qui a pu, lui, bénéficier de quelques jours de permission. Le voici à Paris, il étreint sa femme, sa fille, sa mère.

La maison de commerce va mal. On achète peu mais cher, on vend à grand peine à quelques magasins et couturiers qui négocient âprement et paient avec retard. Beaucoup d'ouvrières, couturières, brodeuses, dentellières, de celles qui façonnaient des fleurs délicates en tissu et en perles pour les soirées d'avant-guerre, remplacent au foyer un père, un époux mobilisé, prennent le relais pour de durs travaux étrangers à leurs mains de cousettes, à leur souriant bagout de vendeuses. On n'a plus de voitures pour livrer, on n'a plus de coupeurs, de tailleurs, de commissionnaires : le front a dévoré les hommes, les chevaux, les voitures. Les fêtes, les bals, la musique, la parure se sont mis en sourdine. On a un peu honte quand apparaissent au bras de femmes encore coquettes des mondains, des trop vieux, des réformés, des planqués mais on voudrait regarder ailleurs à la vue des poilus en permission ou démobilisés, ombres dérangementes souvent blessées, mutilées, dont le regard tantôt éteint tantôt d'une profondeur insondable renvoie des images inconnues, inquiétantes, même s'ils ne parlent jamais du front, là-haut, même s'ils ne parlent pas du tout. On les fuit presque, tels des contagieux porteurs d'une guerre qui distribue chaque jour ses faire-part de deuil au seuil des maisons.

Marcel pourtant est heureux et fait sauter la petite Annie qui égrène maintenant de vrais mots et se serre contre lui, captée par les regards échangés sans parole entre ses parents. Mais si l'épouse du permissionnaire est toute tendresse, Mathilde, sa mère, s'est durcie. Comment payer le salaire de ce qui reste d'ouvrières, le loyer, comment assurer le train de vie si facile avant-guerre, au

temps du père qui avait créé la maison de commerce ? Marcel ne dit rien. Les économies ont fondu, des meubles, des objets manquent, vendus peut-être ou chez « Ma tante », cette vieille usurière qui échange les chandeliers et les bagues de famille contre quelques avances portant un coûteux intérêt. Mais Marcel est confiant. Alors il rassure : cette guerre, il le sait, cette sale guerre va finir, les Boches reculent, ils sont à bout, les Américains vont nous aider à repousser, à écraser l'ennemi infâme et la France revivra, enrichie de son Alsace, de sa Lorraine. Mathilde hoche la tête. Marie-Louise se met au piano. Annie tourne et danse. On baisse encore les lumières déjà si faibles derrière les lourds rideaux tirés.

La nuit est courte après l'élan des retrouvailles. Il fait froid dans l'appartement trop grand. Annie se réveille tôt et se met en boule sous l'édredon rouge. Les femmes portent de longues chemises blanches, elles ont tressé leurs cheveux pour la nuit. Marcel est en liquette et long caleçon de coton. On superpose des châles, une veste d'intérieur, on entortille Annie dans une longue écharpe de laine qui la fait éternuer et rire. L'eau bout, l'odeur d'un semblant de café, d'un reste de chicorée est une onde de chaleur. Reste-t-il de la confiture de nos mirabelles ? Le pot, l'un des derniers, est en haut de l'armoire. Marcel grimpe sur l'escabeau et le prend avec précaution. Dieu, de quel été cette confiture ? C'est comme si le chaudron répandait soudain sa vapeur chaude et sucrée, comme si les fruits cuisaient à petit feu dans le bouillonnement du jus doré, comme si se diffusait une fin d'été par une fenêtre de cuisine au moment où l'on touille la mixture pour la faire embaumer plus encore.

Avec précaution on étale les mirabelles sur le pain de guerre qui devient friandise et fond dans la bouche.

Ensuite, c'est le bruit des pots et cuvettes, c'est la mousse où glisse le rasoir, ce sont les cheveux crantés que l'on ordonne, la moustache lissée, la chemise repassée qui sent bon, tout ce luxe de la vie civile, toutes ces caresses sur la peau malmenée, bien être qui engourdit puis stimule. Les chaussures montantes ont été remplacées par des souliers fins, lustrés : ces choses existent donc encore ? Marcel sifflote un petit air martial sous le regard de Marie-Louise, Annie bat des mains : « Vous avez pris l'Alsace et la Lorraine/ Mais notre cœur vous ne l'aurez jamais/ Vous avez pu germaniser la plaine/ Mais malgré vous nous resterons français ! »

Annie tourne ses menottes pour faire les marionnettes, effaçant la guerre qui mutile, écrase, fait exploser les corps de tant de jeunes hommes dans leur uniforme de boue et de sang.

Marcel va Rue d'Aboukir où est la maison de commerce. Une brise fraîche fait respirer les rues où il marche à grandes enjambées, de l'Avenue de Wagram à l'Etoile, des Champs Elysées à la Concorde et puis sur les quais de Seine, vers le Marais, les Arts et Métiers, les petites rues où se côtoient les marchands de drap, de cotonnades, de soieries, de dentelles, boutons et boucles de ceinture. Le voici chez lui. Il pousse la grille derrière laquelle se cachent ou s'exposent entrepôts et ateliers, mais le vide le saisit. Si peu d'ouvrières, si peu de bruit en ces lieux qui résonnaient d'allées et venues, d'ordres, d'interjections. Deux ou trois paquets seulement dans la cour où s'entassaient les commandes à livrer. Le bruit de quelques machines à coudre lui parvient, assourdi, intermittent.

Il allume sa pipe et prend le temps de reconstruire son sourire affable pour aller vers ceux qui sont là et accueillent sa présence rassurante devenue si rare. Il froisse délicatement un lainage qui manque d'épaisseur, il observe le geste du coupeur d'une toile dévidée et remarque sa maladresse, ce garçon est si jeune, pas mûr encore pour le front. Marcel lui donne une tape amicale et se dirige

vers le bureau du comptable, où il va passer de longues heures à éplucher les mauvais comptes. Mais cette guerre va finir, la prospérité reviendra, on remboursera vite les emprunts aux banques.

Marcel a rapporté quelques coupons de tissu pour « ses femmes » ; elles sauront en faire encore une ou deux jolies robes pour Annie, une cape, un manteau. Annie prend sa poupée de porcelaine aux vrais cheveux frisés au fer et elle la tend à Marie-Louise pour qu'elle soit vêtue la première. Marcel s'isole avec sa mère, on perçoit leur conversation à mi-voix.

Arrive une carte de René à son frère chéri, à sa mère, à sa sœur. Il ne parle que de retrouvailles prochaines, il fait des projets pour sa permission, pour l'été qui vient, il cisèle des phrases tendres et gaies. Une esquisse crayonnée évoque la ferme du dernier repli vers l'arrière, une drôle de vache au premier plan va amuser Annie. Sur un autre croquis, une partie de cartes entre hommes aux chemises ouvertes, une bouteille, des verres. Elle est dédiée « à la victoire ». Pas un mot sur l'enfer de mitraille et de désolation. On se plaît un moment à n'y plus penser, on évoque Préfailles, la plage et des parties de pêche.

Toutes les pendules sonnent en même temps sur les cheminées et Marcel se lève dans le silence retombé. Ce temps passé, déjà, si vite... Le paquetage est devant la porte. On distrait Annie qui fait essayer la robe à sa poupée. Marcel part comme une ombre et met un temps infini à laisser retomber sans bruit la porte d'entrée.

Plus de trois années se sont écoulées depuis le début de cette guerre à laquelle on ne comprend plus rien. On a vu l'enlèvement dans les tranchées, les assauts toujours recommencés pour quelques centaines de mètres et beaucoup de morts, on a vu des scènes de révolte, des crises de folie, des exécutions, on a parfois fraternisé le temps d'une soirée avec les autres, dont il arrive d'entendre les chants venus des tranchées d'en face, à la tombée du jour, quand les obus se taisent. Ceux que l'on tuera demain ou qui vous tueront, ceux qui recevront la mort, et souvent pire que la mort, du ciel ou de la terre explosée, si même cette mort ne vient pas des corps à corps fratricides où soudain l'étonnement se lit dans les regards. Mais les alliés sont là.

D'un hôpital de campagne une jeune fille écrit au lieutenant René, elle ne l'aurait pas osé avant la guerre. Ses phrases sont pudiques et simples, elle a besoin elle aussi de ce moment pour poser son fardeau. Trop de morts, trop de souffrances, trop d'appels de détresse quand elle se penche sur l'un ou l'autre des blessés, des trépanés, des amputés, quand elle lit pour eux une ancienne lettre de la femme qui n'écrit plus, quand elle distribue les colis de guerre et déroule les écharpes tricotées empreintes de l'odeur de la maison.

Jeanne-Marie a retiré son voile d'infirmière, sa blouse tachée de sang, elle frotte d'un baume doux ses mains abimées, elle détache ses longs cheveux et se regarde dans un morceau de miroir derrière une tenture sommaire. Elle regarde l'image d'un visage épuisé et ne le reconnaît pas. Alors elle ferme les yeux – fermer les yeux pour mieux voir, elle sait le faire, elle le fait chaque soir. Passent quelques images colorées de la vie d'avant, à laquelle elle a voulu se soustraire, une vie si vide et inutile, et plus encore du jour où son frère est mort il y a un an déjà. Cher Jacques, son aîné d'un an, vif, drôle, tout juste admis à Centrale, qui avait différé son entrée à l'Ecole. Elle revient en arrière, ils ont 6 ou 7 ans et lisent ensemble un livre fantastique, leurs visages sont proches comme le sont leurs rires et leurs sursauts de peur feinte, au fil des pages où s'enchaînent les aventures loufoques. Ils émiettent des gâteaux, grignotent du chocolat. Elle a posé un pied sur un petit banc devant la cheminée, lui s'étire, repousse le livre, bouscule le banc, fait pour elle un numéro de pitre en mimant

un affreux personnage de l'histoire. Elle éclate de rire, elle en redemande, elle se mêle au jeu... Où est-elle ? Elle ouvre les yeux, Jacques s'envole, elle peigne et rattache ses cheveux, ajuste sa coiffe d'infirmière, son voile blanc, une blouse propre, il en reste une, elle ne sera pas contrainte aujourd'hui d'endosser à nouveau un vêtement de sang.

Jeanne-Marie reprend la lettre commencée pour le lieutenant René. Pourquoi, parmi tant de jeunes hommes souffrants, pourquoi est-ce lui qui a imprimé en elle son regard ? Se souvient-il même d'elle, lui qui délirait dans la fièvre ? Oui, sans doute puisqu'il lui a fait passer par un autre blessé quelques lignes pour la remercier pour la douceur de ses mains changeant un pansement et celle de son regard. Elle veut lui raconter un peu la vie d'ici, les arrivées constantes de blessés, la pauvreté de moyens, les heures des chirurgiens données jusqu'à épuisement, les appareils nouveaux et encore trop rares dont le rayonnement permet de visualiser les os, les organes et leurs traumatismes avant les interventions. Elle voudrait en dire plus, évoquer Jacques et ses camarades de combat, qu'il a croisés peut-être, parler de Meaux, sa ville et de sa cathédrale, de ses maisons serrées aux toits pentus, de ses ruelles pavées, des légumes de la Brie à profusion sur les étals, d'une amie chère, d'elle-même aussi, mais elle doit s'arrêter. La carte de guerre, avec le numéro de secteur postal est si petite et déjà pleine. Tout cela, à peine une ébauche, pour tout dire rien, n'est pas un début, pas une fin, n'a pas vraiment de sens. On l'appelle, elle prend la relève d'une jeune fille pâle au bord de l'évanouissement.

L'ordre de cesser le feu va parcourir les lignes en une vague lente. Tous les blés de la plaine émergent ligne à ligne de la terre martyrisée par tant de combats pour se dresser peu à peu en une immensité d'espérance.

Le reflux de la guerre monte jusqu'à la cote reconquise il y a peu par l'unité de René.

A Paris, à Sedan, partout la nouvelle propagée a fait se lever les mères, les épouses, les sœurs. Beaucoup sont sans nouvelles depuis des semaines ou des mois de ceux qui sont au front ou peut être dans quelque hôpital ou peut-être ne sont plus. Mais si nul n'a sonné à leur porte, l'air grave et le discours convenu sur le sacrifice et l'héroïsme, si nul n'a apporté la plaque coupée en deux, la montre de l'absent, l'heure est aux bras tendus dans le grand mouvement de la joie collective.

Combien de temps pour qu'ils reviennent ? On signe l'armistice, les journaux déploient des déclarations enflammées, on va se jeter dans les bras des alliés et délaissés les caricatures de nos généraux, la poupée d'Annie revêt sa tenue d'Alsacienne.

A Sedan, Reine, la mère de Marie-Louise et de René, compte les jours, elle dont les deux neveux, fils de sa sœur Nathalie, sont morts, elle qui a dû essuyer tant de larmes, porter tant de douleur, sans cesser jamais de prier. Revoir enfin ce fils, le serrer dans ses bras, attendre un peu qu'il se repose, évoquer ensuite doucement, jour après jour, ce qu'il a souffert, ce qu'on a souffert, retisser le lien, parler de ceux qu'on aime, les réunir, remercier Dieu... Reine fait préparer la grande chambre bleue, celle dont la vue s'étend sur le jardin et le fleuve. Elle y dépose un paquet de tabac blond, la pipe de bruyère, des fleurs, des livres. On va, on vient, on arrange un plateau, une carafe, on repasse les rideaux, on fait luire les chandeliers, on remonte la pendule. Marie-Louise écrit, joyeuse, et envoie le croquis au fusain d'un René jeune et souriant, Juin 1914. Et elle calligraphie d'une main ferme : « A demain frère aimé ! »

Ils rentrent peu à peu, nos soldats et leurs officiers, entiers ou en morceaux, avec leurs corps plus ou moins abimés, leurs regards encore ailleurs, affaiblis, incrédules. Leurs enfants, leurs épouses ont devant eux un moment d'hésitation avant la reconnaissance et les effusions, si long a été et sera le chemin. Les trains d'arrivants se succèdent. Beaucoup de ces jeunes hommes ne sont pas encore au rendez-vous, ils se font attendre, les survivants évoquent les « disparus ». Pourtant on ne disparaît pas, on est vivant ou on est mort ; on est quelque part. Oui mais où, dans quel état, méconnaissable, sans visage, muet, aveugle, fou ? Combien d'anonymes sans voix sous les bandages, combien d'errants ayant oublié leur nom ?

Quelques compagnons de René viennent voir sa mère, sa sœur. Ils ont partagé avec lui des combats mais ne savent pas où il était les derniers jours de la guerre. On a encore reçu deux lettres puis plus rien. Un grand désordre règne, les courriers ne passent plus.

L'hôpital de campagne est bien loin de fermer ses portes. Jeanne-Marie continue de voir souffrir et mourir les hommes ramassés sur le front. Elle n'en peut plus de cette guerre que l'on dit finie et qui n'en finit pas de tuer. Elle se penche sur un blessé presque inconscient portant de lourds bandages et lui prend le poignet. Elle le relève un peu et veut le faire boire. Il ouvre les yeux, il fait non de la tête et la regarde intensément. Adieu ma mère, ma sœur, mon frère chéri, mes amis, mes 20 ans, adieu mon violon, adieu les eaux froides de la Meuse et les feuillages d'automne, adieu, adieu Jeanne-Marie que je n'étreindrai jamais et dont la main douce ne me réchauffe plus. Tous mes soleils s'éteignent dans l'odeur des fruits mûrs.

Paris, Septembre 2015 et février 2018

*(Ce récit est très librement inspiré d'une correspondance familiale conservée jusqu'à ce jour)*